

Introduction

Pour la présentation de l'auteur et du recueil, voir les autres lectures analytiques (en particulier « Zone »)

* Les Colchiques », comme les « Rhénanes » et « La Chanson du mal-aimé » par exemple, est un poème inspiré par le souvenir douloureux d'Annie Playden, jeune gouvernante anglaise dont Apollinaire tombe éperdument amoureux dès sa rencontre en 1901 mais qui le repoussera. •

* Le titre place d'emblée le poème sous le signe de l'automne - motif récurrent du recueil -, une saison au charme ambigu, à la fois saison de mort et de beauté (cf. « Automne malade »), à l'image du poème tout entier.

I. Le motif ambigu de la femme-fleur

* Femme fleur est un motif traditionnel de la poésie amoureuse. Cf. la comparaison de la femme aimée avec la rose chez Ronsard, symbole du caractère éphémère de la jeunesse (et plus largement de la fragilité de la vie humaine), du bonheur et de la beauté féminine.

* Ici, la fleur évoquée par Apollinaire est celle du colchique, une plante d'automne vénéneuse à fleurs violettes qui tire son nom de sa provenance mythique, la Colchide, pays de Médée, la magicienne empoisonneuse et infanticide, héroïne de tragédies (Euripide, Sénèque, Anouilh...). Une fleur au charme noir, donc, qui renvoie ici à celui de la femme aimée. Le poème est en effet construit sur une analogie entre les colchiques et les yeux de la femme, tour à tour comparant et comparé. L'image, réversible tout au long du texte, est fondée sur la couleur et l'empoisonnement : - « Le colchique couleur de cerne et de lilas » v.4 : les yeux, auxquels renvoie le nom « cerne », sont ici le comparant et la fleur – comparée elle-même à la fleur du lilas pour sa couleur – le comparé. Noter que le mot « cerne », cercle bleuâtre autour des yeux, annonce la comparaison du v.5 : « tes yeux sont comme cette fleur-là ». La fleur est ici le comparant et les yeux le comparé. - V. 10-11 « les colchiques [...] sont couleur de tes paupières » : les yeux redeviennent le comparant. - V. 12 : le mouvement des paupières est comparé aux « fleurs [qui] battent au vent dément » : les fleurs sont le comparant et les yeux le comparé. - Enfin, entre les vers 2-3 et 7, un double parallèle – souligné par la répétition du même groupe verbal dont les sujets sont différents : « Les vaches [...] / Lentement s'empoisonnent », « Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne » - s'établit entre d'une part le poète (« ma vie ») et les vaches et d'autre part entre les yeux et les colchiques : les yeux de la femme empoisonnent celui qui subit leur charme (le poète) comme les colchiques empoisonnent les vaches.

* Ce relevé appelle deux remarques : - la réversibilité de l'image (càd le fait que la fleur et les yeux soient alternativement le comparé et le comparant) traduit le vertige de l'empoisonnement dont est saisi le poète, victime des yeux de la femme aimée comme d'un sortilège. - à l'image des colchiques, la figure féminine qui se dessine ici – évoquée à travers la synecdoque des yeux – apparaît comme ambiguë : à la fois belle, charmante, séduisante, certes, mais surtout inquiétante (cf. le battement évoqué au v.12 et l'allitération en [k] présente dans le mot « colchiques » auxquels elle est comparée) et dangereuse (elle exerce un charme maléfique et mortifère). Ce dernier aspect se trouve renforcé par un certain nombre d'éléments qui traduisent la progression d'une forme de mort qui finit par l'emporter sur la vie tout au long du texte.

II. Un poème placé sous le signe de la vie et de la mort

La vie est évoquée à travers le bruit que font les écoliers qui viennent se divertir dans le champ. La cacophonie ambiante due à leur présence est rendue dans la 2ème strophe par une sonorité dure et brutale en [k] qui s'oppose à celles, plus douces, des deux autres strophes. Mais l'irruption du bruit n'est qu'une manifestation illusoire de la vie : les enfants, cédant au charme envoûtant mais mortifère des colchiques, se mettent rapidement à les cueillir (v.10)...

* Le début et la fin du texte sont marqués par la prépondérance de l'assonance en [ã] (=ant/ent) v.2-3, 7, 8, 12, 13-14 qui lui donne une tonalité mélancolique : elle traduit la lente et insidieuse progression du mal et de la mort (comme le son ou dans la dernière strophe, à l'approche de la mort et du vide).

* Si le pré conserve du début à la fin du texte une double caractéristique, à la fois positive (« joli » v.1, « fleuri » v.15 : noter ici l'écho sonore entre les 2 mots) et négative (« vénéneux » v.1, « mal » v.15), le pôle négatif finit par l'emporter : « les vaches abandonnent/Pour toujours ce grand pré » (v.14-15) où elles paissaient tranquillement. Cette fin est d'ailleurs préparée par le lent empoisonnement (souligné aux v.2-3) dont elles sont victimes.

* Le lent empoisonnement des vaches et du poète se traduit enfin par la lente érosion du poème lui-même : - les strophes sont de plus en plus courtes, à l'image d'une existence qui s'éteint progressivement. - ce poème est un vrai-faux sonnet. La forme lyrique traditionnelle du sonnet (14 vers répartis en 2 quatrains et 2 tercets) est en effet ici déconstruite : les 2 premières strophes sont constituées respectivement de 7 et 5 vers ; présence de 15 vers au lieu de 14 (même si on peut considérer que les 2 hexasyllabes (v.2 et 3) résultent d'un alexandrin initial coupé en deux pour souligner l'impression de lente décomposition) ; présence d'alexandrins (v.1,4,5,7,13,15) mais aussi de vers de 13 syllabes (v.6,8,10,12) et de 14 syllabes (v.9,11,14). Le lecteur a ainsi l'impression que la forme traditionnelle du sonnet est elle-même empoisonnée par la mélancolie qui l'alimente et par l'image de la femme-colchique, comme si le charme envoûtant de cette image renouvelée de la femme avait le pouvoir de désorganiser de l'intérieur la forme du sonnet ainsi que la régularité des vers et ne pouvait s'exprimer qu'à travers une forme poétique elle-même renouvelée.

Conclusion

- Un poème représentatif de l'univers apollinarien : un poème mélancolique, marqué par la chanson populaire (rythmes des vers assez libres, présence d'un décor prosaïque et d'un refrain) et placé sous le signe de l'automne, saison liée dans le recueil à la solitude et aux amours malheureuses.

- Un poème ambigu qui mêle vie et mort, séduction et poison, régularité et irrégularité. • Rapprochements possibles avec « La Chanson du mal-aimé » et « L'Emigrant de Landor Road », poèmes qui évoquent le rejet d'Apollinaire par Annie Playden (« L'Emigrant de Landor Road », plus précisément, est inspiré par le départ de la jeune femme pour l'Amérique). L'abandon du poète dans les deux cas aboutit à la mort, mais contrairement à « La Chanson du mal-aimé » où sa douleur se sublime dans l'acte poétique qui lui rend sa force créatrice, dans « L'Emigrant de Landor Road » - qui représente aussi bien l'amante disparue que l'amant délaissé – la douleur ne donne pas naissance à une œuvre.